

Portrait

Claude Lanzmann, "un très grand vivant",

par Serge July

LE MONDE 2 | 06.03.09

L'homme de *Shoah* a levé un nouveau lièvre et il ne l'a pas lâché, comme à chaque fois qu'il s'empare d'un homme qui joue sa vie à la raconter. Il l'a fait avec d'autant plus de facilité que, dans une vie antérieure, il assure qu'il bondissait dans les herbes folles, avec l'odeur des saisons et des vents dans les narines. *"Les lièvres, j'y ai pensé chaque jour tout au long de la rédaction de ce livre, ceux du camp d'extermination de Birkenau, qui se glissaient sous les barbelés infranchissables pour l'homme, ceux qui proliféraient dans les grandes forêts de Serbie tandis que je conduisais dans la nuit, prenant garde à ne pas les tuer. Enfin, l'animal mythique qui surgit dans le faisceau de mes phares après le village patagon d'El Calafate, me poignardant littéralement le*



cœur de l'évidence que j'étais en Patagonie, qu'à cet instant la Patagonie et moi étions vrais ensemble. C'est cela l'incarnation. J'avais près de 70 ans, mais tout mon être bondissait d'une joie sauvage, comme à 20 ans." Ainsi s'achève *Le Lièvre de Patagonie* après une sublime citation, placée en exergue, et extraite du *Lièvre doré*, un livre pour enfants d'une poétesse argentine, Silvina Ocampo, et après 546 pages serrées de cavalcades historiques et intimes entremêlées.

Le directeur des *Temps modernes* dévale près des deux tiers du siècle dernier, avec la majesté, les bonds, les accélérations, les chemins buissonniers, les flâneries du lièvre. Il en a le sang chaud, la sauvagerie aristocratique, le goût des longues courses, un talent pour la liberté et un appétit gargantuesque de vivre, l'expérience de la longévité et la puissance physique. C'est le lièvre qui donne chair à l'existence. Ce patronage dissipe toute ambiguïté sur ce que ces mémoires pourraient être et ne sont pas. Il s'est interdit toutes les déclinaisons de ce genre d'exercice : la méditation sur le siècle dernier, l'essai sur Jean-Paul Sartre, sur Simone de Beauvoir, sur Israël, sur *Shoah*, l'Allemagne, la Chine, une série d'entretiens retranscrits avec les géants qu'il a fréquentés au fil des décennies, la galerie de portraits des hommes et des femmes qu'il a aimés. Toutes choses attendues de la part du directeur d'une revue d'idées qui paraît depuis 1945, et dont on peut penser qu'il est bien placé pour en parler. De manière volontaire, il a enlevé tout ce qui pouvait être de l'ordre des considérations sur le monde. Retourné en Chine, cinquante ans après un premier voyage, il note sèchement : "*La métamorphose de la Chine me sauta au visage. Je n'en dirai rien.*" Il s'est imposé une discipline de nature archéologique : serrer son propre vécu au plus près, le dégager de toute la gangue accumulée par le temps, les lectures, l'actualité et les réflexions qu'elles suscitent, et démaquiller les souvenirs. Objectif : retrouver la fraîcheur du présent où cet événement, cette rencontre, ces gestes sont advenus, restituer les odeurs, les

jouissances, les hontes – les siennes – et les frissons originels. Son approche des événements et des hommes a une dimension physique, comme en témoignent les nombreux accidents corporels dont il a été victime. Il s'attarde longuement sur tous ceux qui le mettent dans la plus extrême difficulté, le laissant cabossé, en général à vif.

Claude Lanzmann n'est pas maladroit, c'est tout simplement un trompe-la-mort. Il aime tous ceux qui partagent la même insouciance, des aviateurs aux alpinistes en passant par les combattants. C'est un homme averti qui se précipite goulûment dans les éléments comme dans la confrontation. *"Au lieu, écrit-il, de tenir compte de ma prescience, je m'obstinais, comme cela m'est arrivé tant de fois dans ma vie, quand je relève des défis, simplement pour ne pas avoir l'air de me dégonfler."* En l'occurrence, cherchant à filmer en cachette un membre des Einsatzgruppen responsables de l'immense tuerie de Simferopol en Crimée, il sera passé à tabac. Rien ne le décourage : il s'égare dans le désert, comme il se laisse surprendre en haute montagne, alors que la nuit tombe, avec à ses côtés Simone de Beauvoir épuisée ; il passe à travers la porte vitrée d'un magasin de luxe en prenant beaucoup d'élan ; il se fait sauter les tympanes en remontant précipitamment au cours d'une plongée en compagnie des nageurs de Cousteau qui l'avaient préalablement informé de la nécessité de respecter un palier à cinq mètres de profondeur. Il ne compte pas les accidents de voiture et les séjours à l'hôpital. Sur la plage de Césarée, à l'époque l'une des plus dangereuses d'Israël, il est emporté au large par le courant. Encore une fois, défiant les séries qui ont toutes une fin, il est sauvé. La liste de ses accidents n'est sans doute pas exhaustive. Un soir, il est attendu pour dîner. L'heure passe, il est injoignable. L'impatience a laissé place à l'inquiétude. Il est plus de 23 heures, Claude apparaît, bandé, claudiquant, parce qu'à un feu rouge il s'est bagarré avec un provocateur irascible. Il avait près de 80 ans, et il avait eu le dessous.

LE BAGARREUR

Téméraire et courageux, Claude Lanzmann a le corps ramassé, en défense, prêt à encaisser. Un corps de boxeur qui lui fait dire : *"J'ai grandi en "crouch" [en ramassé], courbure du torse si prononcée que les poings adverses glissent sans cogner vraiment."* Pour écrire ce livre, au début de cet hiver, il s'installe en Belgique, dans le plat pays, au bord d'une longue plage. Il ne résiste pas à la vision de la mer lourde et de la houle noire : il se jette à l'eau, confiant dans sa résistance. Il tombe gravement malade, puis remonte sur la scène éblouissante de sa vie pour achever ce livre. Ce bagarreur aime la dispute. Il rompt beaucoup et il accueille les repentants les bras ouverts, et se réjouit plus encore des réconciliations qu'il n'a pas provoquées. Il ignore la demi-mesure, pas un événement où il ne tranche dans le vif. Dans les affaires du monde, il n'est jamais tiède, mais engagé sans réserve. Et lorsqu'il en éprouve la nécessité, il se met en retrait, s'éloigne, se tait. Comme ce fut le cas avec le FLN algérien juste avant l'indépendance alors qu'il avait été au plus près, ou avec Sartre du début des années 1970, lorsque l'écrivain était séduit par la radicalité des mao et par la personnalité de leur leader, qui devint son secrétaire, Benny Lévy. Alors Claude Lanzmann prend le large.

L'amour structure sa vie. Il y a beaucoup de femmes exceptionnelles tout au long de ce voyage à la recherche des émotions d'une vie. Sa mère et son père ne s'aimaient pas, ils ne s'étaient pas choisis. Sa mère Pauline, *"une juive de la Torah pudique à l'extrême malgré sa liberté de langage, haïssant tout ce qui dans l'accointance charnelle était pour elle contre nature"*, rompt avec le père de Claude, de Jacques et d'Evelyne, en dénonçant en lui le sodomite. Elle rencontre Monny, un poète surréaliste venu de l'est de l'Europe, et jusqu'à leur mort ils vivront dans une illumination réciproque ; ce poète qui fut un autre père pour la fratrie Lanzmann et qui, pour vivre, faisait faire à ses

nombreux amis écrivains, musiciens et peintres de vrais autographes fabriqués en série, qu'il allait vendre, avant d'en partager le bénéfice avec ses célèbres complices. Sa sœur Evelyne, qui deviendra Evelyne Rey au théâtre, à laquelle il consacre un chapitre bouleversant. Cette belle actrice, qui n'aimait pas sa beauté, était amoureuse des hommes, des engagements, du théâtre et de la philosophie : elle se suicidera à 36 ans. D'autres femmes, Wendi von Neurath, cette jeune aristocrate allemande qui lui fait visiter en pleurant l'immense propriété familiale, près de Stuttgart, qui hébergeait un camp de concentration intact, sa première épouse l'actrice Judith Magre, la seconde Angelika Schrobsdorff, une écrivaine allemande qu'il rencontre à Tel-Aviv et c'est pour la rejoindre qu'il se lance dans la réalisation de *Pourquoi Israël*.

Il y a d'autres femmes magnifiques qui traversent ce livre, mais la plus stupéfiante, c'est évidemment Simone de Beauvoir, charnelle, foudroyée, dont il dit : *"Elle était plus folle que moi."* Claude Lanzmann fut, selon la formule de Simone de Beauvoir, *"le sixième homme"* de sa vie. Le seul avec lequel elle ait vécu de manière conjugale et cela pendant les sept années de leur union, qui était aussi une relation avec Sartre : le monde les passionne et ils animent *Les Temps modernes*. *"Elle comme lui, écrit-il à leur propos, – et c'est aussi depuis très longtemps ma conviction – pensaient qu'on ne discute bien qu'avec ceux avec lesquels on est d'accord sur le fond."* D'elle il dit, longtemps après leur séparation, mais dans l'intimité d'une complicité qui n'a jamais cessé : *"L'écoute la transfigurait, son visage se faisait humanité pure, comme si sa capacité à se concentrer sur les problèmes de l'autre la délivrait de son souci, de sa propre angoisse et de la fatigue de vivre qui ne la quitta pas après la mort de Sartre."*

Livre de chair, de sexe et de sang, comme son auteur, l'entreprise mémorielle du *Lièvre de Patagonie* convoque tous les sens, les siens et ceux des lecteurs. Dès l'introduction, Claude Lanzmann

révèle qu'il n'a pas écrit ce livre stylo à la main. Le plus souvent debout, le regard glissant sur l'écran de l'ordinateur, penché derrière deux femmes qui alternent au clavier, l'une est son adjointe aux *Temps modernes* et l'autre sa secrétaire, elle-même écrivaine. L'ombre du double de Claude Lanzmann a plané sur ces entretiens, faisant subir au cinéaste de *Pourquoi Israël* ce qu'il a imposé à d'autres dans le travail d'exhumation et qu'il appelle "*le travail de la vérité*". "*Tout cela ne forme aujourd'hui qu'une seule mémoire, dont chacun des éléments rappelle et signifie tous les autres indissolublement*", écrit-il à propos de la vie avec Judith Magre, mais cette remarque vaut pour tout le livre. Il utilise un vieux mot de la Renaissance pour décrire ce travail : la "*reviviscence*", qui redonne vie. Claude Lanzmann en a fait le cœur de son activité créatrice, de tous ses films. C'est sa méthode. Il s'interroge dans *Le Lièvre de Patagonie* comme il a interrogé les "revenants" de *Shoah*, ces grands témoins, cherchant à rendre vie aux situations concrètes qu'ils avaient connues au temps de l'horreur. A propos de ce questionnement, il a cette phrase essentielle : "*J'apprendrais plus tard qu'il faut déjà posséder un grand savoir pour être capable d'interroger.*" Je conseille à tous les journalistes d'encadrer cette phrase. C'est le plus précieux des conseils. L'homme qui dicte a besoin de parler pour aller au-delà du récit de ces épisodes qu'il a déjà racontés à ses amis. Mais Claude en parlant n'utilise pas le langage parlé, il parle comme un écrivain dont les pages sortent toutes écrites, toutes contemporaines, et toutes vivantes de sa mémoire, obsédantes comme les eaux tumultueuses des grands fleuves.

SES VIES SONT DES ROMANS

Il écrit : "*Je ne suis ni blasé ni fatigué du monde, cent vies, je le sais, ne me laisseraient pas.*" On croit entendre l'extraordinaire Porthos des *Trois Mousquetaires*, le double d'Alexandre Dumas. Claude Lanzmann a choisi dans ses cent vies vingt et une d'entre elles, qui sont autant de romans vrais, au point de se lire de

manière quasi indépendante. Dans *Situations IX*, Jean-Paul Sartre écrit : "*Chacun est toujours responsable de ce qu'on a fait de lui, même s'il ne peut rien faire de plus que d'assumer cette responsabilité. Je crois qu'un homme peut toujours faire quelque chose de ce qu'on a fait de lui.*" Cette phrase vaut aussi pour Claude Lanzmann. Le directeur des *Temps modernes* reste un sartrien : il ne connaît que des situations. "*Ma position au milieu du monde... voilà ce que nous nommons la situation*", écrivait Sartre. Ce "roman" lanzmannien s'ouvre par la mort administrée, sous toutes ses formes, à commencer par la guillotine, dont il dit en incipit qu'elle "*aura été la grande affaire de sa vie*". Puis les romans se suivent jusqu'à *Shoah* : le maquis en Haute-Loire, la Libération au lycée Louis-le-Grand, deux années en Allemagne au début des années 1950 avec un voyage clandestin à Berlin-Est qui fait de lui un journaliste et un collaborateur des *Temps modernes*, son premier voyage en Israël, la vie avec Simone et Jean-Paul, la découverte de la Chine et de la Corée du Nord, l'Algérie, le manifeste des 121 sur le droit à l'insoumission qu'il signe, le FLN et la rencontre avec Frantz Fanon – le psychiatre d'origine antillaise idéologue de l'anticolonialisme –, le conflit israélo-arabe, auquel *Les Temps modernes* consacrent en 1967 un numéro exceptionnel où, pour la première fois, des intellectuels de part et d'autre écrivent dans le même ouvrage. Il consacre une décennie au journalisme écrit, et au reportage télévisé. La réalisation de *Pourquoi Israël* fait de lui un cinéaste.

Commencé par la mort administrée, le livre s'achève sur le scandale visuel de Shoah, comme une boucle qui se referme : parce que toutes ces "situations" convergent vers *Shoah*, son chef-d'œuvre historique et cinématographique. Ce film, et l'épreuve qu'il propose à tous ses spectateurs, partout dans le monde, impose un mot hébreu qui va désormais nommer la "solution finale", la destruction des juifs d'Europe, l'holocauste, les camps d'extermination, le génocide, le crime contre l'humanité... Un seul mot inutile à traduire et devenu universel : Shoah. Dans *Le Lièvre*

de Patagonie 130 pages sont consacrées à l'aventure de ce film. L'absence y alterne avec la présence, les silences et les paroles, des visages pleins et des lieux vides : des catégories qui dès les origines sont au cœur du langage filmique. Et dont il réinvente l'agencement comme tout créateur de cinéma. Ce film, on le doit à l'entêtement halluciné d'un homme qui, pendant douze ans, a bousculé tous les obstacles, surmonté les catastrophes techniques, les abandons et les renoncements, les problèmes financiers, les échecs et les violences, les disparitions de témoin, ponctuant des années de recherches, des années de tournage et des années de montage jusqu'à la sortie de cette plongée de neuf heures et demie dans la mémoire vive de l'horreur. *"Malgré toutes nos connaissances, écrit Simone de Beauvoir, en préface à Shoah, le livre qui accompagnait la sortie du film, l'affreuse expérience restait à distance de nous. Pour la première fois, nous la vivons, dans notre tête, notre cœur, notre chair. Elle devient la nôtre. Ni fiction ni documentaire, Shoah réussit cette re-création du passé avec une étonnante économie de moyens : des lieux, des voix, des visages."*

Toutes les situations du *Lièvre de Patagonie*, tous les romans de sa vie conduisent Claude Lanzmann à entreprendre *Shoah* et à le mener jusqu'à son terme. Sans jamais transiger. Comme tous les vrais cinéastes, Lanzmann est un grand monteur. *Le Lièvre de Patagonie* est monté comme un film de 24 heures, dont il serait la voix off à l'image du projet de film que Claude Lanzmann porte depuis des années, qu'il explicite dans le chapitre consacré à la Chine et à la Corée, à partir de l'extraordinaire histoire d'amour qu'il a vécue à Pyongyang avec une jeune Coréenne sous la dictature de Kim Il-sung. Il s'était glissé dans une délégation officielle, à l'invitation du parti communiste chinois et du "grand leader" nord-coréen, en 1958, quelques années après la fin de la guerre de Corée, motivé par la curiosité. Naturellement ses déplacements sont encadrés. Au cours du voyage, épuisé, il a besoin d'une série de piqûres. Une infirmière est envoyée. Il noue

avec elle une relation amoureuse furtive, muette, au sens du cinéma muet, qui ne peut s'exprimer que par gestes en tentant d'échapper à la surveillance impitoyable de la police du régime. *"Ma pente naturelle et ma loi de cinéaste me commandaient autre chose, de très fou en vérité, qui eût, réussi, fait exploser, voler en éclats la classique dichotomie documentaire/fiction : j'aurais réalisé un film documentaire sur la Corée du Nord aujourd'hui, en donnant à voir de la façon la plus saisissante tout ce que j'ai narré plus haut sur la ville, le vide, la monumentalisation, la mobilisation permanente, le tabac et l'essoufflement généralisé, la faim, la terreur, la suspension du temps pendant cinquante ans, montrant que tout a changé, rien n'a changé, tout a empiré. Et sur les plans du Pyongyang contemporain, une voix off, la mienne aujourd'hui, sans un acteur, sans une actrice, sans reconstitution, eût raconté, comme je l'ai fait dans le chapitre précédent, la "brève rencontre" de Claude Lanzmann et Kim Kum-sun."* On aimerait que ce projet prenne vie, pour le voir et pour qu'il écrive la suite du *Lièvre de Patagonie*.

ÉPOPÉE SENSORIELLE

On ne dira jamais assez que c'est un cinéaste considérable. C'est aussi un véritable écrivain. *"On aura compris, dit-il, que j'aime la vie à la folie et que, proche de la quitter, je l'aime plus encore, au point de ne même pas croire à ce que je viens d'énoncer, proposition d'ordre statistique, donc de pure rhétorique, à laquelle rien ne répond dans mes os et mon sang. Je ne sais ni quel sera mon état ni comment je me tiendrai quand sonnera l'heure du dernier appel. Je sais par contre que cette vie si déraisonnablement aimée aura été empoisonnée par une crainte de même hauteur, celle de me conduire lâchement si je devais la perdre en une des sinistres occurrences que j'ai décrites plus haut."* A savoir la prison, la torture, l'exécution capitale, la prise en otage, le suicide pour ne pas avoir à parler, toutes situations qui n'ont cessé d'obséder ce très grand vivant.

"... comme à 20 ans." : ce sont les derniers mots de cette épopée sensorielle. Ce diable d'homme a entrepris cette aventure dans les grottes souterraines de sa mémoire, pour se prouver à lui-même et pour le clamer à ses contemporains, avec un orgueil de 20 ans, que sur lui, "le temps n'a jamais cessé de ne pas passer" sinon de manière très superficielle, et que sa manière d'être au monde, aujourd'hui, comme hier, est la même, avec un étonnement et un enthousiasme que rien n'a entamé.

Serge July

A lire

Le Lièvre de Patagonie, de Claude Lanzmann, Gallimard, 560 p., 25 euros.

Repères

27 novembre 1925 Naissance à Paris de Claude Lanzmann.

1952 Rencontre Jean-Paul Sartre avec Simone de Beauvoir. Décide de se consacrer au journalisme. Commence à travailler pour *Les Temps modernes*, revue fondée en 1945 par Sartre.

1986 Directeur des *Temps modernes*, à la mort de Simone de Beauvoir. 1972 Premier film : *Pourquoi Israël*.

1985 *Shoah*.

1994 *Tsahal*.

1997 *Un vivant qui passe*.

2001 *Sobibor, 14 octobre 1943, 16 heures*.